

Onzième Nouvelle de Dorian

La chasse au papillon

- Mange ta soupe.
- Nan.
- Si.
- Nan.
- Si.
- Nan.
- T'as que sept ans. Tu crois que tu vas faire la loi ici ?
- Oui.
- Mange, j'ai dis.
- Nan.
- Nicolas, je suis ton père et je t'ordonne de manger ta soupe.
- Nan.
- Tu veux des claques ?
- Maman, elle m'aurait jamais donné des claques.
- Encore une preuve de sa connerie.
- Je lui dirai ce que tu viens de dire.
- Pas si je te tue avant.
- T'oseras pas.
- Tu veux vraiment que je m'énerve ?
- Je mangerais pas cette soupe.
- Tu mangeras pas cette soupe ?
- Je mangerais pas cette soupe.

Charles lâcha sa main qui alla cogner le menton de son fils.

- Même pas mal.
Le père se leva, empoigna son fils par le cou et lui colla une droite puissante en travers le visage. Nicolas pleura beaucoup, mais ne mangea pas sa soupe pour autant.

- T'en veux encore ?
- Nan.
- Alors mange.
- Nan.

Charles soupira. Il ne savait pas que son fils était une telle tête de mule.

- Comme tu veux, je t'aurai à l'usure.
- Comment ça ?
- Avec une règle.
- Qui est ?
- Tu n'as pas le droit de bouger de cette table tant que tu n'as pas mangé ta soupe.
- Je ne bougerais pas. Et je ne mangerais pas non plus.

Nicolas croisa les bras et ferma les yeux. Charles haussa les épaules, débarrassa son assiette et alla au salon pour regarder un match de foot à la télé.

Le fils était maintenant seul. Il aurait très bien pu balancer son assiette dans la poubelle, mais il décida de jouer dans les règles. Car c'était un garçon loyal et droit, et Charles savait ça de son fils. Mais il ne connaissait pas la raison profonde qui le motivait à bouder comme tel.

Le match se finit sur 2-0. Encore une défaite pour l'équipe de Charles. Il éteignit la télévision et retourna à la cuisine. Son fils n'avait pas bougé. Ce gamin y croyait vraiment ? Ridicule. Charles avait perdu sa femme, perdu son fric avec ses investissements immobiliers aux Etats-unis et perdu son match télévisuel. Il ne perdrait pas face à son fils.

Il lui jeta un regard de mépris et alla se coucher, sans oublier d'éteindre la lumière de la cuisine. Les ténèbres se refermèrent sur Nicolas, le faisant vite frissonner. Pendant la nuit, il eut très envie de faire pipi. Il respira doucement et se fit tranquillement dessus.

Au matin, la situation était la même. Charles prit son petit-déjeuner en écoutant la radio, enfila sa cravate et sa veste, puis partit au travail. Le fils ne bougea pas de la journée. Il occupa son temps en regardant les fourmis courir sur le sol et voir les vagues que faisait la soupe quand on soufflait au dessus.

Le père ne rentra qu'à 21h. Plus tard que d'habitude. Peut-être avait-il joué quelques parties de poker, dans un bar du sud de la ville.

- Alors fils, passé une bonne journée ? Ah ah.
- J'ai pas bougé.
- Et tu veux une médaille ?
- Reconnais que ça t'étonne.
- Tu fais juste une crise de mioche, pas de quoi tailler un trophée.
- C'est pas une crise.
- Je t'aurais pas dit de le faire tu l'aurais fait. C'est une crise.
- Non. Tu m'aurais pas dit de le faire je l'aurais pas fait quand même.

Un coup de téléphone coupa la conversation. Charles prit le combiné et décrocha.

- Oui, allô ?
- Bonjour Monsieur. C'est au sujet de votre fils. Il n'a pas été à l'école de toute la journée.
- Je le sais.
- Et vous cautionnez ?
- Ce sale gosse n'a pas encore mangé soupe. Il ira à l'école quand ce sera fait.
- Vous mettez en péril sa scolarité juste par orgueil ?

- Il faut lui apprendre à respecter l'autorité. Sinon comment fera t-il dans la vie adulte ?
- Je ne sais pas et je m'en contrefiche. Si votre fils n'est pas revenu dans deux jours, j'appelle la police. L'éducation est un droit dans ce pays, Monsieur.
- Le droit de raccrocher au nez des salopes dans votre genre en est un aussi.

Charles joignit le geste à la parole et retourna se planter devant la télé. Boulot-Télé-Dodo, trois jours durant. Nicolas ne bougea jamais. Tous ses muscles endoloris criaient souffrance et l'odeur montant de son entre-jambe était de plus en plus immonde, mais il ne desserra jamais les dents. Du coin de l'oeil, il observait son père sombrant doucement dans la peur et le déni de soi-même. Bientôt il chutera, pensait-il.

Au milieu du cinquième jour, la porte d'entrée subit des coups violents.

- POLICE ! OUVREZ !
- Qu'est ce que vous voulez ? J'ai buté personne !
- On sait que vous retenez votre fils en otage !
- Ce petit branleur n'a pas mangé sa soupe. La police n'a pas à se mêler de son éducation !
- Les psychopathes séquestrant leur gosse, ça nous regarde ! Ouvrez-nous ou on défonce cette putain de porte !
- Ah ah ! Faites-le, pour voir.

La porte éclata, une demi-douzaine de flics entrèrent en boule et voulurent évacuer la victime. Mais de victime il n'y en avait point. Le gamin ne montrait aucun signe de violences causées par un tiers et il semblait tout à fait maître de sa liberté d'action. N'ayant personne à secourir ou à arrêter, les policiers partirent.

- Désolé pour la porte. Envoyez la facture de réparation au trésor public.

De retour au commissariat, les policiers racontèrent leur expérience à leurs autres collègues, qui la racontèrent à leur famille etc etc. En quelques jours, le pays entier fut au courant de l'histoire du gosse qui entamait une grève de la mobilité au lieu de manger sa soupe. On parla de lui au 20 Heures, les débats s'animèrent, des ligues de soutien se créèrent. Le pays fut bientôt divisé en deux parties relativement égales. D'un côté, les pros-Charles, conservateurs endurcis, soutenant le pouvoir patriarcal et voulant le retour aux codes de la famille unie et morale. De l'autre, les pros-Nicolas, idéalistes gauchistes, souhaitant l'établissement d'une nouvelle société où l'on ne mangerait plus de soupe car c'est vrai que c'est franchement dégueulasse, ce liquide vert et visqueux.

Le jusqu'au-boutisme de Nicolas apparaissait ainsi comme le révélateur des tensions qui bouillonnaient dans le pays depuis quatre décennies. Les deux camps entrèrent rapidement dans une guerre civile, provoquant passages à tabac et viols publics d'un côté, rasages de crânes et lapidations de l'autre. La situation empira d'heure en heure, toutes les villes furent mises à feu et à sang. Acheter un sachet de soupe devint un acte passible de tortures sauvages par dix-huit enfants armés de perceuses et sécateurs.

Néanmoins, une poignée d'habitants demeurèrent résolument neutres. Ne voulant plus voir leurs parents se déchiqueter pour une histoire pareille, ils se réunirent au fond d'une cave pour trouver un moyen de rétablir la paix. Là, ils mirent en place un petit commando ayant pour objectif de s'infiltrer dans l'appartement de Charles et de raisonner le gosse.

- Et si ce petit con ne parvient pas à faire un choix, descendez-le. Cela réglerait tout à fait le problème.

Douzième jour. Nicolas n'était plus qu'une loque vivante. Seule sa conviction profonde d'avoir parfaitement raison le faisait encore tenir debout. Son père dormait continuellement, tout habillé dans ses draps sales, rongé par les remords de faire souffrir son fils mais ayant encore trop d'orgueil pour s'avouer vaincu.

Les carreaux de la fenêtre de la cuisine éclatèrent et trois hommes armés entrèrent par la petite ouverture. Réveillé par le bruit, Charles vint dans la pièce et ne parut pas surpris de cette intrusion.

- Vous venez nous buter ?
- Non, il y a peut-être une autre alternative.
- Je ne crois pas. Ce gosse est incorrigible.
- A qui la faute ?
- Pas la mienne. C'est lui qui a commencé à me provoquer.
- Tel père tel fils. Vous auriez pu lui apprendre à réfléchir plutôt qu'à maintenir ses idées jusqu'au sang.

Un des hommes rangea son revolver et s'approcha de Nicolas.

- Tu vas bien, petit ?
- Ou... Ouais, je crois.
- Tu te rends compte de tout le bordel que t'as créé ?
- J'ai jamais voulu ça. Je peux juste pas manger cette soupe, c'est tout.
- Mais pourquoi, nom de Dieu ? Je suis même sûr qu'elle est très bonne, cette soupe !
- Le goût n'est pas un problème.
- Alors quoi ? Qu'est ce qui t'as foutu cette putain d'idée au plus profond de ta tête ?
- Les autres adultes encerclèrent Nicolas.
- Ouais, dis-nous ta raison. Ce qui t'as poussé à te détruire à ce point pour éviter trois cuillères de ça.
- Vous... Vous voulez vraiment le savoir ? Réellement ?
- Oui, il est grand temps.
- En fait, si je n'ai jamais pu manger cette soupe, c'est parce que...

Nicolas releva la tête avant de répondre.

- ... qu'une soupe, ça ne se mange pas. Ça se boit.

Et sur ces mots, il prit le bol de ses paumes et le porta à ses lèvres.